

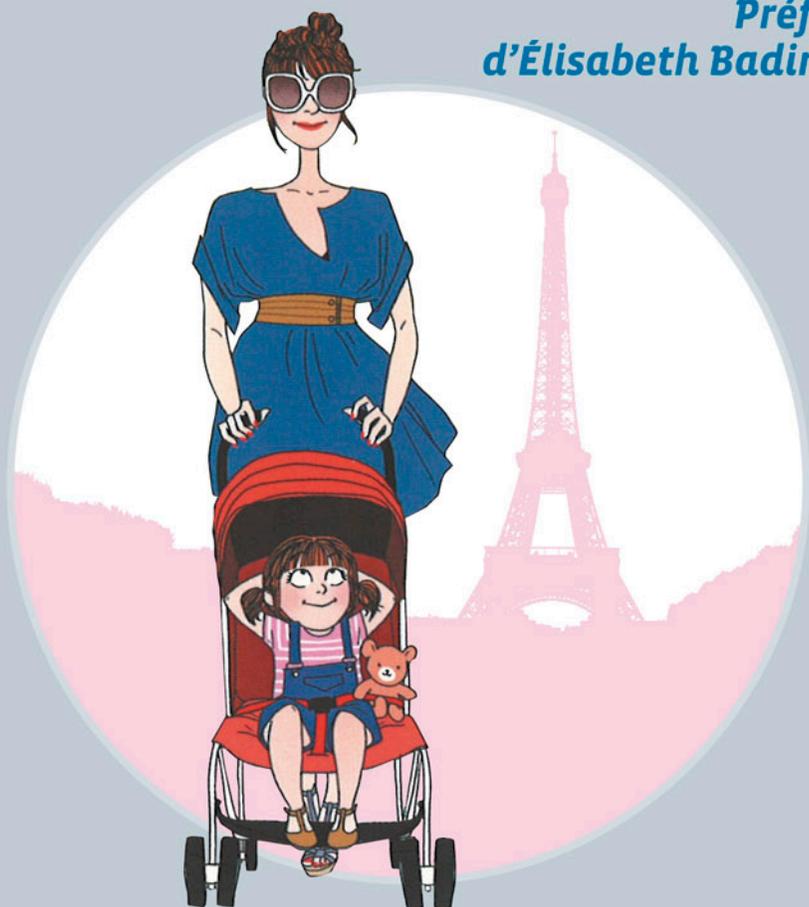
PAMELA DRUCKERMAN

BÉBÉ

MADE IN FRANCE

Quels sont les secrets de notre éducation ?

Préface
d'Élisabeth Badinter



Flammarion

Extrait de la publication

BÉBÉ

MADE IN FRANCE

Quels sont les secrets de notre éducation ?

«Ce n'est pas parce qu'un sujet est traité avec humour qu'il n'est pas sérieux. Le propos de Pamela Druckerman est on ne peut plus important, puisqu'il traite de façon très particulière de la maternité et de l'éducation "à la française". Nous pensons tout savoir sur ces sujets et nous découvrons en la lisant que nos évidences ne sont pas les siennes, que nos priorités et nos façons de faire et de dire sont loin d'être identiques à celles qu'elle connaît aux États-Unis. Au-delà de la mère et de son enfant, ce sont certaines caractéristiques de notre société qu'elle met en lumière et dont nous n'avons pas totalement conscience. Rien de plus passionnant que cette découverte de nous-mêmes et de ce qui nous distingue de nos sœurs d'outre-Atlantique.»

Élisabeth Badinter

«Fascinant, drôle, ce livre est un correctif des idées reçues sur l'éducation des enfants.»

The Sunday Times

Pamela Druckerman est une journaliste américaine installée à Paris. Elle a travaillé au Wall Street Journal. Mère de trois enfants, c'est en France qu'elle a découvert la maternité.

BÉBÉ
MADE IN FRANCE

PAMELA DRUCKERMAN

BÉBÉ
MADE IN FRANCE

Préface d'Élisabeth Badinter

Flammarion

Extrait de la publication

Traduction de Valérie Latour-Burney

Ouvrage publié pour la première fois en anglais sous le titre
Bringing Up Bébé par The Penguin Press, New York, 2012.
© Pamela Druckerman, 2012

Pour l'édition française :
© Flammarion, Paris, 2013
Tous droits réservés
editions.flammarion.com
ISBN : 978-2-0813-1648-5

Pour Simon,
grâce à qui tout prend sens.

Note

Certains noms et détails caractéristiques ont été modifiés pour protéger la vie privée des personnes concernées.

*Les petits poissons dans l'eau
Nagent aussi bien que les gros.*

PREFACE

Ce n'est pas parce qu'un sujet est traité avec humour qu'il n'est pas sérieux. Le propos de Pamela Druckerman est on ne peut plus important, puisqu'il traite de façon très particulière de la maternité et de l'éducation « à la française ». Nous pensons tout savoir sur ces sujets et nous découvrons en la lisant que nos évidences ne sont pas les siennes, que nos priorités et nos façons de faire et de dire sont loin d'être identiques à celles qu'elle connaît aux États-Unis. Au-delà de la mère et de son enfant, ce sont certaines caractéristiques de notre société qu'elle met en lumière et dont nous n'avons pas totalement conscience. Rien de plus passionnant que cette découverte de nous-mêmes et de ce qui nous distingue de nos sœurs d'outre-Atlantique.

Avant de lire Pamela Druckerman, nous pensions que la grossesse, l'accouchement et l'éducation des petits enfants étaient sensiblement les mêmes dans les sociétés occidentales. Mais c'était sans compter avec nos traditions les plus anciennes, notre conception du rôle des femmes, l'importance (excessive ?) accordée à notre corps, à la séduction et au plaisir. « Moi d'abord », disent les Françaises ; « *Child first* », répondent les Américaines. Et tout le reste en découle... Pour nous autres, la maternité est un élément essentiel de notre vie et nous faisons davantage d'enfants que la plupart des

Européennes. Mais ce n'est pas le tout de notre vie de femme. Notre couple compte tout autant, sans parler de nos désirs de liberté tant professionnelle que personnelle. « Égoïstes », « hédonistes », diront certains des mères françaises, et l'on comprend pourquoi ce livre a fait scandale aux USA. Mais pour autant, les petits Français sont-ils plus malheureux et moins bien développés que les petits Américains ? Telle est la grande question que pose l'auteur tout au long de son essai. Elle a scruté avec étonnement, voire une certaine méfiance, nos us et coutumes maternels et éducatifs : l'obsession de retrouver notre silhouette après l'accouchement, notre légèreté à l'égard de l'allaitement et surtout notre enseignement très précoce de la frustration à nos petits.

À ce propos, le chapitre intitulé « Attends ! » est une véritable révélation. Ne pas courir aux premiers pleurs du bébé, faire attendre un enfant qui interrompt une conversation entre adultes ou refuser de le nourrir quand ce n'est pas l'heure est le premier principe d'éducation hexagonale. J'avoue que pour ma part, je n'avais pas vraiment réalisé auparavant toute l'importance de ce simple mot – « Attends ! » – que nous prononçons vingt fois par jour au jeune enfant. Cela va de soi pour nous, mais pas pour une « bonne » mère américaine. Sans parler de la mise à la crèche, puis à l'école maternelle, autant d'usages jugés par d'autres comme un véritable abandon d'enfants, et donc une pratique de mère indigne.

Le « cas des Françaises », comme l'ont souvent dit des psychologues et anthropologues étrangers traitant de la maternité, n'a pas bonne presse. Or surprise pour les uns, scandale pour les autres, Pamela Druckerman conclut que, tout compte fait, notre éducation n'est pas si mauvaise qu'on le croit, et même qu'elle est plutôt bonne, au point de l'adopter peu à peu pour ses propres enfants.

Si ce livre est intéressant et convaincant, c'est que le point de vue de Pamela Druckerman est, comme je l'ai dit, *très*

Préface

particulier. Journaliste installée à Paris depuis plusieurs années, mariée à un journaliste anglais, elle a parcouru le monde, connaît plusieurs langues et se passionne pour les différences culturelles. En vérité, cette journaliste fait œuvre, à notre propos, d'ethno-anthropologie. Elle nous a observés avec toute la distance d'un Lévi-Strauss étudiant les Bororos du Brésil. Elle n'est pas spécialement francophile et dit volontiers qu'elle ne se voit pas finir ses jours dans nos contrées. Mais contrairement à l'ethnologue, elle est partie prenante du sujet qu'elle traite. C'est en France qu'elle a découvert la maternité – elle a trois enfants – et la question cruciale de l'éducation. Entre distance et proximité, elle est sans conteste la mieux placée pour poser les bonnes questions, voir ce qui nous échappe, mettre en lumière nos particularismes, et en contrechamp ceux de son pays d'origine.

Le ton léger et drôle de ce livre ne doit pas nous tromper. L'analyse comparée des cultures maternelles est un sujet grave qui en dit long sur nos sociétés respectives. Une bonne occasion de réflexion et de modestie.

Élisabeth Badinter

LES PETITS FRANCAIS NE JOUENT PAS AU FRISBEE AVEC LEUR PAIN !

Ma fille a dix-huit mois lorsque mon mari et moi décidons de prendre de petites vacances en famille au bord de la mer. Nous choisissons une ville sur la côte à quelques heures de train de Paris où nous avons élu domicile (je suis américaine, il est anglais) et nous réservons une chambre d'hôtel avec un lit bébé. Nous n'avons encore qu'un seul enfant, alors excusez-nous d'avoir cru que ce serait aussi simple.

Nous prenons notre petit déjeuner à l'hôtel, mais nous déjeunons et dînons dans les restaurants de fruits de mer sur le vieux port. Très vite, nous découvrons que prendre deux repas par jour au restaurant avec un bambin est une véritable descente aux enfers. Bean joue brièvement avec la seule nourriture qui l'intéresse : un morceau de pain ou tout aliment du moment qu'il est frit. Mais au bout de quelques minutes, elle se met à renverser les salières et déchirer les sachets de sucre. Puis elle réclame d'être libérée de sa chaise haute et fait le tour de la salle à toute allure, avant de foncer dangereusement vers les quais.

Nous adoptons une stratégie de circonstance : prendre nos repas le plus rapidement possible. À peine assis, nous passons notre commande et supplions le serveur de nous apporter immédiatement du pain et de nous servir entrées et plats en

même temps. Tandis que mon mari avale quelques bouchées de son poisson, je veille à ce que Bean ne se fasse pas renverser par un serveur ou ne tombe pas à la mer ; puis nous échangeons nos rôles. Nous laissons derrière nous un énorme pourboire pour nous faire pardonner les serviettes déchirées et les calamars qui jonchent le sol autour de notre table.

Sur le chemin du retour vers notre hôtel, nous envisageons une existence sans voyage, sans plaisir et nous promettons de ne pas avoir d'autre enfant. Ces « vacances » officialisent la disparition de notre vie « d'avant ». Je ne sais même pas pourquoi nous sommes si surpris.

Après quelques repas au restaurant, je remarque que les familles françaises autour de nous ne vivent apparemment pas le même calvaire. Bizarrement, ils ont même l'air d'être en vacances. Des petits Français, du même âge que Bean, restent gentiment assis sur leur chaise haute, attendent leur repas puis mangent du poisson et même des légumes. Pas de cri, ni de gémissement. Tout le monde déguste les plats qui s'enchaînent. Et les morceaux de nourriture ne s'amoncellent pas autour de leurs tables.

J'ai beau vivre en France depuis plusieurs années, je suis perplexe. À Paris, peu d'enfants mangent au restaurant. Et de toute façon, je n'y faisais jusqu'alors pas attention. Avant d'avoir moi-même un enfant, je ne m'intéressais pas à ceux des autres. Et maintenant, je suis surtout concentrée sur ma fille. Mais aujourd'hui, au cœur de notre détresse, je dois bien admettre qu'il semble y avoir une autre façon de faire. Mais quelle est-elle exactement ? Les petits Français sont-ils génétiquement plus calmes que les Américains ? Les a-t-on soudoyés – ou menacés – pour qu'ils se soumettent ? Font-ils les frais d'un mode d'éducation à l'ancienne qui les voudrait inconditionnellement sages comme des images ?

De toute évidence, non. Les enfants français autour de nous n'ont pas l'air d'être intimidés. Ils sont joyeux, bavards

Les petits Français ne jouent pas au frisbee avec leur pain !

et curieux. Leurs parents sont affectueux et attentifs. Une force invisible et civilisatrice – qui nous est totalement étrangère – semble régner à leur table (et peut-être aussi dans leur vie).

Dès que je me penche plus précisément sur l'éducation à la française, je me rends compte que la différence ne s'arrête pas aux repas. Je me pose soudain une foule de questions : par exemple, comment se fait-il qu'au cours des centaines d'heures que j'ai passées dans les squares français, je n'ai que très rarement vu des enfants – si ce n'est ma fille – y faire une crise de nerfs ? Pourquoi mes amies françaises n'ont-elles jamais à interrompre une discussion téléphonique parce que leurs petits leur réclament quelque chose ? Pourquoi leur salon n'est-il pas envahi par les tipis et les dînettes comme le nôtre ?

Et ça ne s'arrête pas là. Pourquoi la plupart des petits Américains que je croise semblent-ils tous suivre une monodiète à base de pâte ou de riz, ou ne manger qu'un menu exclusivement composé de « plats pour enfants », alors que les copines françaises de ma fille mangent du poisson, des légumes et presque de tout ? Et comment se fait-il qu'à l'exception d'un moment bien précis dans l'après-midi, appelé *le goûter*, les enfants français ne grignotent pas ?

Jamais l'on ne m'avait dit que l'éducation était un des fleurons de la culture française, comme la mode ou le fromage. Personne ne visite Paris pour s'imprégner de la position française sur l'autorité parentale et la gestion de la culpabilité. Bien au contraire : les mères américaines que je connais à Paris sont horrifiées par ces Françaises qui allaitent si peu et qui laissent leurs petits de trois ans se promener avec une tétine à la bouche.

Alors comment se fait-il que personne ne parle de tous ces bébés français qui font leur nuit à deux ou trois mois ? Et pourquoi ne dit-on pas que les enfants français n'ont pas

besoin d'être l'objet de l'attention constante des adultes et qu'ils sont apparemment capables d'entendre le mot « non » sans faire une crise de larmes ?

Cela ne fait la une d'aucun journal. Pourtant, il me semble de plus en plus évident que les parents français parviennent en douceur à des résultats qui créent une atmosphère familiale radicalement différente. Quand nous recevons la visite de familles américaines, les parents passent généralement leur temps à arbitrer les querelles de leurs enfants, à faire la course autour de la table de la cuisine avec leurs petits, ou à construire des villages de Lego par terre. D'habitude, plusieurs phases de pleurs et de consolations s'enchaînent. Tandis que lorsque nous accueillons des amis français, les adultes dégustent tranquillement leur café pendant que les petits jouent sagement de leur côté.

Les parents français se soucient beaucoup de leurs enfants¹. Ils n'ignorent rien des dangers qui les menacent, des risques d'étouffement à la pédophilie en passant par les allergies. Ils prennent des précautions raisonnables. Mais le bien-être de leurs enfants n'est pas source de panique. Grâce à cette attitude plus sereine, ils réussissent mieux que nous à fixer des limites à leurs enfants et à les laisser devenir autonomes.

Je suis loin d'être la première à souligner que la parentalité pose un problème aux classes moyennes américaines. Des centaines de livres et d'articles ont méticuleusement diagnostiqué, critiqué le sujet et l'ont segmenté en de multiples dénominations : l'*overparenting*², l'hyperéducation, l'éducation hélicoptère, et enfin mon favori, la *kindergarchy* ou le règne de l'enfant roi. Un auteur américain définit la question de la parentalité³ contemporaine en ces termes : « On porte simplement plus attention à l'éducation des enfants qu'il n'est bon pour eux. »⁴ Judith Warner, une autre auteure à s'être penchée sur le propos, parle de « culture de la maternité

Les petits Français ne jouent pas au frisbee avec leur pain !

absolue ». (Il est intéressant de noter qu'elle s'est rendu compte du problème à son retour de France.) Visiblement personne, les parents en premier, n'apprécie le rythme effréné et insatisfaisant de la parentalité à l'américaine.

Alors, pourquoi continuer ainsi ? Pourquoi cette éducation à l'américaine semble-t-elle être si profondément ancrée dans notre génération même quand, comme dans mon cas, nous avons quitté le pays ? Dès les années 1980, quantité de données et de discours affirmaient au grand public que les difficultés scolaires des enfants issus des milieux les plus défavorisés s'expliquaient par un manque de stimulation intellectuelle, surtout au cours de leurs premières années. Les parents de la classe moyenne en ont alors déduit que plus de stimulation ne pouvait être que bénéfique à leurs enfants.⁵

À peu près à la même période, l'écart entre les Américains riches et pauvres s'est profondément creusé. Soudain, les parents se sont mis à investir sur l'éducation de leurs enfants afin qu'ils puissent appartenir à cette nouvelle élite. Commencer très tôt les bons apprentissages – et peut-être avant les autres enfants du même âge – est devenu une urgence.

Parallèlement à ce modèle d'éducation compétitif s'est développée la croyance que les enfants étaient psychologiquement fragiles. Les jeunes parents d'aujourd'hui font partie de la génération la plus psychanalysée de l'histoire et nous avons intégré l'idée que chacun de nos choix était potentiellement traumatisant pour nos enfants. Nous avons aussi grandi dans les années 1980, à l'époque de l'explosion du nombre de divorces, et sommes déterminés à ne pas reproduire le comportement, jugé égoïste, de nos parents.

Le taux de criminalité violente a beau avoir chuté aux États-Unis depuis les records du début des années 1990, de nouveaux rapports donnent l'impression que les enfants courent plus de risques physiques que jamais.⁶ Nous avons le

sentiment que nous les élevons dans un monde extrêmement dangereux et que nous devons toujours rester vigilants.

Il en résulte un mode d'éducation stressant et épuisant. Mais j'entrevois en France une autre façon de faire. Un mélange de curiosité journalistique et de désespoir maternel s'éveille en moi. Avant la fin de nos désastreuses vacances à la mer, je décide de chercher à comprendre ce que les parents français font différemment de nous et je me lance dans un travail d'enquête sur la parentalité. Pourquoi les enfants français ne jettent-ils pas leur nourriture ? Et pourquoi leurs parents ne crient-ils pas ? Quelle est cette force invisible et civilisatrice que les Français sont parvenus à maîtriser ? Suis-je capable de changer de modèle d'éducation pour élever mes enfants autrement ?

Je comprends que j'ai mis le doigt sur un point sensible lorsque je découvre une étude⁷ menée par un économiste de l'université de Princeton qui montre que l'éducation des tout-petits est jugée deux fois plus pénible par des mères de la ville de Columbus (dans l'État de l'Ohio) que par un échantillon comparable de mères vivant à Rennes. Ceci confirme les observations que j'ai pu faire à Paris et à l'occasion de mes visites aux États-Unis : les Français ont un truc pour élever leurs enfants qui transforme la corvée en plaisir.

Je suis persuadée que les secrets de l'éducation à la française sont des évidences, mais que personne ne les a encore dévoilés. Je prends dès lors le réflexe de glisser un carnet de notes dans le sac à langer de ma fille. Chaque consultation chez le médecin, chaque dîner, chaque après-midi de jeux et spectacle de marionnettes est l'occasion d'observer les parents français en action et de comprendre les règles implicites qu'ils suivent pour élever leurs enfants.

Rien ne me saute aux yeux de prime abord. Les parents français semblent osciller entre une sévérité extrême et une permissivité choquante. Les interroger ne me fait guère avancer.

Les petits Français ne jouent pas au frisbee avec leur pain !

La plupart des parents avec qui je discute m'assurent qu'ils ne font rien de particulier. Au contraire, ils sont convaincus que la France est minée par le syndrome de l'« enfant roi » et que les parents ont perdu leur autorité. (Ce à quoi je réponds : « Vous ne savez pas ce que sont vraiment les « enfants rois ». Venez faire un tour à New York. »)

Au fil des années passées à Paris – qui voient la naissance de deux autres enfants –, j'ai continué à découvrir de nouveaux indices. J'apprends ainsi l'existence de Françoise Dolto, une pédiatre connue de tous les Français, l'équivalent de notre Dr Spock⁸ aux États-Unis. Je lis ses livres en français – curieusement, un seul de ses ouvrages a été traduit en anglais – et beaucoup d'autres. J'interviewe des dizaines de parents et d'experts. Et je tends l'oreille sans aucune vergogne le matin à l'école ou au supermarché. Je pense alors avoir enfin découvert ce que les parents français ne font pas comme nous.

Lorsque je parle des « parents français », je généralise évidemment. Nous sommes tous différents. La plupart des parents que je rencontre vivent à Paris ou en banlieue. Dans leur majorité, ils ont fait des études universitaires, sont des cadres, et ont un revenu plus élevé que la moyenne française. Ils ne font pas partie des très riches, ni de l'élite médiatique. Ils appartiennent à la classe moyenne et moyenne supérieure. Tout comme les parents américains auxquels je les compare.

Pourtant, lorsque je voyage en France, je constate que les points de vue de cette classe moyenne parisienne au sujet de l'éducation ne sont pas éloignés de ceux d'une mère de la classe ouvrière vivant dans une autre région française. Je remarque en effet que même si les parents français n'ont pas conscience de ce qu'ils font de particulier, ils semblent tous suivre plus ou moins les mêmes règles. Que ce soit des avocates aisées, des assistantes maternelles dans des garderies, des enseignantes de l'école publique ou les vieilles dames qui me

sermonnent au parc, elles ne jurent que par les mêmes principes de base que je retrouve d'ailleurs dans tous les ouvrages et magazines français consacrés à la famille et aux enfants. Une première évidence s'impose rapidement : avoir un enfant en France n'exige pas de choisir un modèle d'éducation. Presque tout le monde se fie aux mêmes règles fondamentales, ce qui apaise déjà grandement l'atmosphère.

Pourquoi la France ? Je suis loin de nourrir un *a priori* favorable à la France. Au contraire, je ne suis même pas certaine d'aimer vivre ici. Et je ne veux pas que mes enfants deviennent de petits Parisiens hautains. Mais malgré tous ses défauts, la France met parfaitement en lumière les problèmes actuels de l'éducation américaine. Les valeurs des parents de la classe moyenne française me sont en effet tout à fait familières : les parents parisiens aiment parler à leurs enfants, leur montrer la nature et leur lire beaucoup de livres ; ils les accompagnent à leurs cours de tennis, de dessin et aux musées. Mais curieusement, les Français réussissent à s'impliquer ainsi dans l'éducation de leurs enfants sans que cela devienne une obsession pour autant. Ils estiment qu'ils n'ont pas à être au service constant de leurs enfants et que l'éducation ne doit pas être source de culpabilité. « Pour moi, les soirées sont destinées aux parents, me dit une mère parisienne. Ma fille peut être avec nous si elle le veut, mais c'est l'heure des adultes. » Les parents français veulent que leurs enfants soient stimulés, mais pas à longueur de journée. Alors que certains parents américains font appel à des professeurs particuliers pour apprendre à lire voire à parler chinois à leurs bambins, les parents français laissent leurs petits gambader tranquillement.

Les Français consacrent beaucoup de temps à l'éducation de leurs enfants. Alors que ses voisins voient leur taux de natalité décliner, la France connaît un vrai baby-boom. Dans l'Union européenne, seuls les Irlandais ont un taux de natalité plus élevé.⁹

Les petits Français ne jouent pas au frisbee avec leur pain !

Les Français bénéficient d'un éventail de services publics qui rendent le fait d'avoir des enfants plus attractif et moins stressant. Les parents ne doivent pas payer la maternelle, ni se soucier de leur assurance-maladie, ni économiser pour les futures études universitaires. De nombreux parents reçoivent des allocations mensuelles – directement virées sur leur compte en banque – simplement parce qu'ils ont des enfants.

Mais l'ensemble de ces services publics ne suffit pas à expliquer les différences que je ne cesse de constater. Les Français semblent élever leurs enfants de façon radicalement distincte. Lorsque je demande à des parents français comment ils « disciplinent » leurs enfants, ils ne saisissent pas tout de suite ce que je veux dire. « Ah, vous voulez dire comment nous les *éduquons* ? » Je comprends vite que la « discipline » est une catégorie étroite et peu utilisée qui relève de la punition. Tandis qu'« éduquer ses enfants » (ce qui n'a rien à voir avec l'école) est la mission à temps plein que doivent remplir les parents.

Cela fait des années maintenant que les journaux nous annoncent le déclin de l'éducation à l'américaine. Des dizaines d'ouvrages proposent aux Américains différents modèles éducatifs.

Personnellement, je n'ai pas de théorie. Mais tous les jours, j'ai sous les yeux une société parfaitement huilée avec des enfants qui, dans leur grande majorité, dorment bien et mangent de tout, et des parents raisonnablement détendus. Partant de ce constat, je tente de saisir comment les Français en arrivent là. Il s'avère qu'il ne suffit pas de choisir un modèle éducatif différent pour devenir un parent différent, il faut surtout adopter une compréhension différente de ce qu'est vraiment un enfant.

CHAPITRE 1

« VOUS ATTENDEZ UN BEBE ? »

Dix heures du matin, le rédacteur en chef du journal me convoque dans son bureau et me conseille d'aller chez le dentiste. Mon assurance santé prendra fin le jour où je quitterai le journal... dans cinq semaines, me précise-t-il.

Ce jour-là, plus de deux cents personnes sont licenciées comme moi. La nouvelle fait brièvement monter le cours de l'action de la compagnie mère. J'imagine même un bref instant vendre mes parts et profiter de l'ironie du sort.

Mais j'oublie l'idée aussi vite qu'elle m'est venue et me retrouve dans les rues de Manhattan errant tel un zombie. La météo est de circonstance : il pleut. Je m'abrite contre un immeuble et appelle l'homme avec qui j'ai prévu de dîner ce soir-là.

« Je viens de me faire virer.

— Tu dois être anéantie ? répond-il. Tu veux toujours que nous dînions ensemble ? »

En fait, je suis soulagée. Je suis enfin libérée de ce boulot que je n'ai pas eu le courage de quitter au cours des six dernières années. J'étais journaliste au bureau des affaires étrangères de New York ; je couvrais les élections et les crises financières en Amérique latine. Les ordres de mission tombaient souvent quelques heures à peine avant le départ. Je

passais ensuite des semaines à l'hôtel. Pendant toute une période, mes chefs ont nourri de grands espoirs à mon sujet. Ils m'ont même payé des cours de portugais. Puis soudain, ils n'ont plus rien espéré du tout. Et curieusement, ça ne m'a pas plus gênée que ça. J'ai toujours beaucoup aimé les films sur les correspondants étrangers. Mais en être une était une tout autre affaire. J'étais généralement seule, enferrée dans une histoire sans fin, répondant au pied levé aux demandes des rédacteurs en chef qui en voulaient toujours plus. Je me représentais parfois le journalisme comme un tour de rodéo sur un taureau mécanique. Les hommes qui travaillaient au même rythme que moi finissaient par se marier avec une Costaricaine ou une Colombienne qui les accompagnait dans leurs déplacements. Le dîner était au moins servi sur la table quand ils rentraient d'une dure journée de travail. De mon côté, les hommes que je fréquentais alors étaient moins mobiles. Et de toute façon, je ne restais jamais assez longtemps dans une ville pour atteindre le troisième rendez-vous.

À vrai dire, je suis soulagée de quitter le journal. Mais je ne suis pas préparée à devenir « socialement toxique ». Dans les jours qui suivent la vague de licenciements, je viens encore au bureau, mais mes collègues me traitent comme une pestiférée. Des personnes avec qui j'ai travaillé pendant des années ne m'adressent plus la parole ou évitent de me croiser ! L'une d'elles m'invite à un déjeuner d'au revoir, mais refuse de retourner dans l'immeuble avec moi. Longtemps après mon départ, mon rédacteur – qui n'était pas présent lorsque la sentence est tombée – insiste pour que je repasse au bureau : il me fait subir un débriefing humiliant, me suggérant de chercher un emploi moins qualifié, puis il file déjeuner.

Je suis soudain très claire sur deux points : *primo*, je ne veux plus jamais écrire d'article sur la politique et l'argent. Et *secundo*, je veux un petit ami ! Debout dans ma cuisine de

deux mètres de large, je me demande ce que je vais faire du reste de ma vie lorsque Simon appelle. Nous nous sommes rencontrés six mois plus tôt dans un bar de Buenos Aires, à l'occasion d'une soirée de correspondants étrangers où il avait accompagné un ami commun. Journaliste britannique, il passait quelques jours en Argentine afin d'y écrire un article sur le football. Quant à moi, je devais couvrir l'effondrement économique du pays. Nous avions visiblement pris le même avion à New York. Il se souvenait de la jeune femme qui avait retardé l'embarquement des passagers. Effectivement, alors que j'étais déjà sur la passerelle, je m'étais soudain rendu compte que j'avais laissé mes achats duty free dans le hall d'attente et j'avais insisté pour ressortir et aller les chercher (je faisais la plupart de mes emplettes dans les aéroports).

Simon était exactement mon type d'homme : basané, costaud et intelligent. (Bien qu'il soit de taille moyenne, il a ajouté plus tard le qualificatif de « petit » à ma description, tout ça parce qu'il a grandi aux Pays-Bas au milieu de géants blonds !) Au bout de quelques heures passées ensemble, j'ai compris ce qu'était le « coup de foudre » : se sentir d'emblée infiniment calme avec quelqu'un que l'on vient à peine de rencontrer. Mais sur le coup, je n'ai rien trouvé de mieux à dire que : « On ne doit surtout pas coucher ensemble » !

J'étais amoureuse, mais prudente. Simon venait juste de fuir Londres et la flambée des prix de l'immobilier pour acheter un appartement bon marché à Paris. Je faisais les allers-retours entre New York et l'Amérique du Sud. Une relation « long-courrier » avec un homme sur un troisième continent me semblait difficilement envisageable. Après notre rencontre en Argentine, nous avons échangé quelques e-mails. Mais je refusais de prendre cette histoire trop au sérieux : j'espérais trouver un autre homme intelligent et basané dans mon fuseau horaire.

Bébé made in France

Je passe en accéléré sur les sept mois suivants. Lorsque Simon appelle à l’impromptu et que je lui annonce mon licenciement, il ne s’émeut pas plus que ça et ne me considère pas comme un produit toxique. Au contraire, il semble ravi que j’aie soudain du temps libre. Il me dit qu’il a le sentiment que notre « histoire n’est pas terminée » et qu’il aimerait venir à New York.

Je lui réponds que « c’est une très mauvaise idée ». Pour quoi faire ? Il ne peut pas s’installer aux États-Unis, il écrit sur le football européen. De mon côté, je ne parle pas français et je n’ai jamais envisagé habiter à Paris. Certes, j’ai retrouvé toute ma liberté de mouvement, mais j’ai besoin de me reconstruire un espace avant de partir en orbite dans celui de quelqu’un d’autre.

Simon frappe à ma porte, vêtu de la même veste en cuir élimée qu’en Argentine, avec à la main un bagel au saumon fumé qu’il a acheté chez le traiteur du coin. Un mois plus tard, je rencontre ses parents à Londres. Six mois plus tard, je vends presque tout ce que je possède et envoie le reste en France. Tous mes amis me disent que je précipite un peu l’affaire. Je fais la sourde oreille et quitte mon studio new-yorkais à loyer contrôlé avec trois valises géantes et une boîte de pièces sud-américaines que je donne au chauffeur de taxi pakistanais qui me conduit à l’aéroport.

Et hop, me voilà parisienne ! J’emménage dans le deux-pièces de célibataire de Simon, situé au cœur d’un ancien quartier de menuisiers dans l’Est parisien. Recevant encore mes chèques d’allocations chômage, j’abandonne le journalisme financier et m’attelle à l’écriture d’un livre¹. Simon et moi travaillons chacun dans une des pièces de l’appartement.

Notre romance perd très vite de son éclat, essentiellement pour des problèmes de décoration intérieure. J’ai lu un jour dans un ouvrage sur le feng shui qu’entasser des choses à même le sol est un signe de dépression. Simon est loin d’être

« *Vous attendez un bébé ?* »

déprimé : il déteste tout simplement les étagères et refuse d'en acheter. Très intelligemment, il a investi dans une immense table en bois brut – qui à elle seule remplit pratiquement tout notre salon – ainsi qu'un système primitif de chauffage au gaz, grâce auquel avoir de l'eau chaude n'est jamais garanti. Mais le pire, c'est encore sa manie de laisser traîner par terre ses pièces de monnaie : bizarrement, elles finissent toujours par s'amonceler dans tous les coins. Je le supplie : « Range cet argent ! »

Je trouve peu de réconfort à l'extérieur de notre appartement. J'ai beau être dans la capitale mondiale de la gastronomie, je ne sais pas quoi manger. Comme la plupart des Américaines, j'arrive à Paris avec des préférences alimentaires extrêmement marquées. (Je suis végétarienne tendance Atkins².) Au fil de mes promenades, je me sens harcelée par la profusion de boulangeries et restaurants aux menus ultracarnivores. Dans un premier temps, je ne dois ma survie qu'aux omelettes et salades de chèvre chaud. Quand je demande aux serveurs que l'on me serve la « sauce à part », ils me regardent comme si j'étais folle. Je ne comprends pas pourquoi les supermarchés vendent toutes les céréales américaines à l'exception de ma préférée, les Grape-Nuts, et pourquoi les cafés ne proposent pas de lait écrémé.

Je sais, ne pas se pâmer sur Paris peut paraître capricieux. Je trouve peut-être superficiel d'apprécier une ville pour sa seule beauté plastique. Celles qui m'ont séduite jusqu'à présent étaient toutes moins parfaites : São Paulo, Mexico City, New York. Elles n'attendaient pas tranquillement que l'on vienne les admirer.

Notre quartier n'est même pas beau. Et la vie quotidienne regorge de petites déceptions. Personne ne dit jamais que si l'on aime tant le « printemps à Paris », c'est parce que les sept mois qui le précèdent sont gris et froids. (Évidemment, j'arrive au début de ce long tunnel météo.) Et alors que je

suis persuadée de n'avoir rien perdu de mon français de quatrième, les Parisiens croient que je leur parle espagnol !

Certes, Paris ne manque pas d'attraits. J'apprécie par exemple que les portes du métro s'ouvrent quelques secondes avant l'arrêt de la rame, ce qui laisse penser que l'on ne prend pas les usagers pour des enfants. Comme j'apprécie de recevoir, dans les six mois qui suivent mon arrivée, pratiquement tous les Américains que je connais, y compris les personnes que je catégoriserai plus tard comme des « amis Facebook ». Simon et moi finissons d'ailleurs par établir des règles d'admission et des systèmes d'évaluation très stricts pour nos hôtes. (Petit indice : si vous restez une semaine, laissez un cadeau.)

La célèbre rudesse parisienne ne me gêne pas, au moins il y a une relation. Non, ce qui m'énerve, c'est l'indifférence parisienne. À l'exception de Simon, personne ne semble se soucier de ma présence. Mais il est souvent ailleurs, se délectant de son rêve parisien d'une simplicité si déroutante qu'il résiste au temps. Autant que je sache, il n'a jamais visité un musée parisien, mais à l'écouter, lire le journal dans un café relève presque de l'expérience transcendante. Un soir, dans un restaurant du quartier, le serveur lui apporte une assiette de fromages et il s'ébaubit : « C'est pour ça que je vis à Paris ! » Je comprends alors que par la transitivité des lois de l'amour et du fromage, je vis moi aussi à Paris pour cette assiette de fromage qui sent si mauvais !

Pour être honnête, je commence à me demander si ce n'est pas *moi* le problème, plutôt que Paris. New York adore les femmes un peu névrosées. La ville les pousse à s'entourer d'un halo nerveux d'agitation cérébrale délicieusement conflictuel – comme Meg Ryan dans *Harry rencontre Sally* ou Diane Keaton dans *Annie Hall*. Bien que leurs soucis se résument à des histoires de cœur, beaucoup de mes amies

new-yorkaises dépensent plus en psychothérapeute qu'en loyer.

Ce genre de personnalité fleurit mal sur le macadam parisien. Les Français ont beau aimer les films de Woody Allen, dans la vraie vie, la Parisienne idéale est calme, discrète, légèrement effacée et extrêmement décidée. Au restaurant, elle choisit son repas dans le menu, tout simplement. Elle ne passe pas des heures à papoter sur son enfance ou son régime. Si la New-Yorkaise ressasse tous ses échecs et essaie tant bien que mal de se trouver, la Parisienne ne regrette rien – du moins en apparence. En France, être « névrosée » n'est pas une petite gloire condescendante, c'est un état clinique.

Même Simon, qui est simplement anglais, reste perplexe face à mon manque de confiance et mon besoin récurrent de parler de notre relation.

Je lui demande régulièrement, en général quand il lit son journal : « À quoi tu penses ? »

— Au football hollandais », répond-il invariablement.

Impossible de savoir s'il est sérieux. J'ai fini par comprendre que Simon est dans un état d'ironie perpétuelle. Il peut tout dire, y compris « Je t'aime », avec un petit sourire satisfait. Il ne rit cependant presque jamais, même quand je fais des blagues. (Des amis très proches ne savent même pas qu'il a des fossettes.) Simon affirme que c'est une habitude toute britannique. Je suis pourtant certaine d'avoir vu rire des Anglais. Et voilà, lorsque je peux enfin parler anglais avec quelqu'un, il ne m'écoute pas, c'est démoralisant.

Cette question du rire, ou plutôt de son absence, souligne un écart culturel bien plus grand. En tant qu'Américaine, j'ai besoin que les choses soient dites. Après un week-end passé chez les parents de Simon, je lui demande, dans le train qui nous ramène vers Paris, si je leur ai plu.

« Bien sûr que tu leur as plu, tu as bien vu, non ? » me répond-il. J'insiste : « Mais est-ce qu'ils ont *dit* que je leur plaisais ? »

En manque de compagnie, je traverse la ville pour rencontrer de parfaites inconnues, amies d'amies américaines. La plupart sont elles aussi expatriées. Visiblement, l'arrivée d'une nouvelle candide ne survolte personne. Pour la plupart d'entre elles, « Je vis à Paris » semble être devenu un travail à part entière et une réponse multifonctionnelle à la question « Qu'est-ce que vous faites ? ». Beaucoup arrivent en retard, comme pour prouver qu'elles ont parfaitement intégré les coutumes locales. (J'apprendrai plus tard que les Français sont généralement à l'heure aux rendez-vous professionnels ou individuels, mais qu'il est de bon ton d'arriver en retard aux réunions de groupe, y compris les anniversaires des enfants.)

Mes premières tentatives pour me faire des amies françaises sont encore moins fructueuses. À l'occasion d'une fête, je sympathise avec une historienne de l'art qui a à peu près mon âge et parle un anglais parfait. Mais je me rends compte, quand je vais prendre le thé chez elle, que nous n'observons pas du tout les mêmes rituels de socialisation féminine. Je suis fin prête à suivre le modèle américain sur le mode de la confession et de l'effet miroir – avec des « moi aussi » à foison – alors qu'elle préfère élégamment picorer sa pâtisserie et discuter de théories artistiques. Je repars affamée, sans même savoir si elle a un petit ami.

Ce n'est qu'en lisant Edmund White, un romancier américain qui a vécu en France dans les années 1980, que je trouve un écho à mon expérience. Il affirme que le sentiment de dépression et de flottement que l'on peut ressentir en vivant à Paris est une réaction parfaitement normale. « Imaginez-vous

« *Vous attendez un bébé ?* »

en train de mourir, reconnaissant être au paradis, jusqu'à ce qu'un jour (ou un siècle) plus tard, vous compreniez soudain que vous étiez surtout d'humeur mélancolique, quand bien même vous restiez convaincu que le bonheur était au coin de la rue. C'est un peu comme vivre à Paris pendant des années, voire des décennies. C'est un enfer mesuré et si confortable qu'il prend des airs de paradis. »

J'ai beau avoir des doutes sur Paris, je n'en ai aucun sur Simon. Je me suis résignée au fait que, dans son cas, « original » rime avec « désordonné ». Et je décrypte beaucoup mieux ses microexpressions. L'ombre d'un sourire signifie qu'il a compris la blague. Le grand sourire rarissime est un éloge de poids. Il lui arrive même de dire « c'était drôle » d'une voix monotone.

Et puis, bien qu'il soit râleur, Simon a des douzaines de vieux amis dévoués, ce qui est très encourageant. Sous les couches d'ironie, doit se cacher un être charmant bourré de défauts craquants. Il ne sait pas conduire, gonfler de ballon ou plier ses vêtements sans utiliser ses dents. Il remplit notre réfrigérateur de boîtes de conserve qu'il n'a pas ouvertes. Pour aller plus vite, il cuit tout à la température la plus élevée. (Ses copains de fac m'avoueront plus tard qu'il était connu pour servir des cuisses de poulet à la peau carbonisée, mais à la chair toujours congelée.) Quand je lui ai montré comment faire une vinaigrette avec de l'huile et du vinaigre, il a scrupuleusement noté la recette ; depuis, il la ressort systématiquement dès qu'il prépare le dîner.

À l'honneur de Simon, rien en France ne l'agace. Être étranger est dans sa nature. Ses parents anthropologues l'ont élevé en voyageant autour du monde et l'ont formé dès la naissance à apprécier les coutumes locales. À dix ans, il avait déjà vécu dans six pays (y compris un an aux États-Unis). Il

apprend les langues comme je change d'humeur – c'est-à-dire très facilement.

Je décide alors, par amour pour Simon, de dire oui à la France. Nous nous marions à l'extérieur de Paris dans un château fort du XIII^e siècle entouré de douves (je passe sur le symbole). Au nom de la paix des ménages, nous louons un appartement plus grand. Je commande des étagères Ikea et place des vide-poches dans toutes les pièces. J'essaie de développer mon pragmatisme plutôt que mes névroses. Au restaurant, je commence à choisir dans le menu et même à grignoter quelques miettes de foie gras quand l'occasion se présente. Mon français ressemble de moins en moins à de l'espagnol et de plus en plus à du français de cuisine. Je m'installe très vite : j'ai un bureau à la maison, une date de remise pour mon livre et même quelques nouvelles copines.

Simon et moi avons parlé d'avoir des enfants. Nous en voulons un. En fait, je rêve d'en avoir trois. Et j'aime l'idée de les voir grandir à Paris, où ils seront bilingues sans faire d'effort et authentiquement internationaux. Même s'ils deviennent de vrais *geeks*, ils pourront toujours glisser « j'ai grandi à Paris » et être instantanément « cools » où qu'ils soient.

Tomber enceinte m'inquiète. J'ai passé presque toute ma vie d'adulte à essayer de ne pas l'être et j'ai toujours réussi. Je ne sais pas du tout si j'arriverai à faire l'inverse. L'affaire se trouve aussi rondement menée que notre romance. Un jour, je tape sur Google « Comment tomber enceinte » et j'ai l'impression que dès le lendemain, je regarde s'afficher les deux lignes roses d'un test de grossesse français.

Je suis aux anges. Mais mon explosion de joie s'accompagne d'une éruption d'angoisse. Surveiller ma grossesse et la réussir deviennent des obsessions. Quelques heures après

« *Vous attendez un bébé ?* »

avoir annoncé la bonne nouvelle à Simon, j'écume tous les sites internet américains sur le sujet et fonce acheter des guides de grossesse dans une librairie anglophone près du Louvre. Je veux savoir exactement, et en anglais dans le texte, ce dont je dois m'inquiéter.

Quelques jours plus tard, je prends déjà des vitamines prénatales et suis droguée à la colonne « Y a-t-il un risque ? » du site internet BabyCenter. « Y a-t-il un risque à manger des produits frais qui ne sont pas bio ? Y a-t-il un risque à passer la journée entourée d'ordinateurs ? Y a-t-il un risque à porter des talons hauts, à se goinfrer de bonbons d'Halloween et à partir en week-end à la montagne ou à prendre l'avion ? »

La colonne « Y a-t-il un risque ? » est totalement compulsive parce qu'elle crée de nouvelles angoisses sans jamais les soulager par un simple « oui » ou « non ». Loin d'apaiser les interrogations inquiètes des futures mamans – de la plus anodine « Y a-t-il un risque à faire des photocopies ? » aux plus inattendues comme « Y a-t-il un risque à avaler du sperme ? » – les experts y répondent par des avis divergents et équivoques. « Y a-t-il un risque à faire une manucure alors que je suis enceinte ? – Non, mais l'exposition chronique aux solvants utilisés dans les salons n'est pas bonne pour vous. » « Y a-t-il un risque à jouer au bowling ? – Eh bien, oui et non, ça dépend. »

Pour les Américaines que je connais, la grossesse – puis la maternité – ne vient pas sans son lot de devoirs à la maison. Le premier consiste à choisir un modèle d'éducation parmi une myriade de propositions. Toutes les personnes à qui je parle ne jurent que par des livres. J'en achète de nombreux. Mais tous ces conseils divergents ne m'aident pas à me sentir mieux préparée, au contraire ! Les bébés en deviennent des figures énigmatiques et incompréhensibles. Qui sont-ils, de quoi ont-ils besoin ? Tout change d'un livre à l'autre.

Petit à petit, nous nous faisons expertes en scénarios catastrophes. Une New-Yorkaise enceinte en visite à Paris me raconte au cours d'un déjeuner qu'il y a une chance sur mille que son bébé soit mort-né. Elle a conscience de dire quelque chose d'atroce et qui ne rime à rien, mais c'est plus fort qu'elle. Une autre amie enceinte, qui a malheureusement pour elle un doctorat en santé publique, passe pratiquement tout son premier trimestre à cataloguer les risques que court le bébé de contracter toutes les maladies de la terre.

Je me rends compte que cette angoisse flotte aussi dans l'air britannique quand je rends visite à la famille de Simon à Londres (j'ai décidé de croire que ses parents m'adorent). Je suis assise dans un café, lorsqu'une femme très élégante m'interrompt pour me dire qu'une nouvelle étude a démontré qu'une trop grande consommation de café augmentait les risques de fausse-couche. Pour renforcer sa crédibilité, elle ajoute « et mon mari est médecin ». Je me fiche royalement de savoir ce que fait son mari. Je suis simplement agacée qu'elle s'imagine que je n'ai pas lu cette étude. Évidemment que je l'ai lue, la preuve : j'essaie de survivre avec une tasse par semaine.

Avec autant de sujets de recherches et d'inquiétude, j'ai de plus en plus l'impression qu'être enceinte est un vrai boulot. Je consacre d'ailleurs de moins en moins de temps à mon livre, que je suis supposée remettre avant l'arrivée du bébé. Au lieu de travailler, je papote avec la communauté des Américaines enceintes que j'ai rejointe sur des forums internet où nous sommes classées par date prévue de naissance. Comme moi, ces femmes ont l'habitude de personnaliser leur environnement, jusqu'au lait de soja pour leur café. Et comme moi, ne pas maîtriser l'événement mammifère primitif qui est en train de se dérouler dans leur ventre les rend mal à l'aise. Nous inquiéter ensemble nous donne l'impression de reprendre un certain contrôle sur la situation – exactement comme quand

« Vous attendez un bébé ? »

on s'agrippe à l'accoudoir dans un avion qui traverse une zone de turbulences.

Les titres de la presse magazine américaine spécialisée sur la grossesse, faciles d'accès à Paris, rivalisent d'ingéniosité pour augmenter notre stress. Ils se concentrent tout particulièrement sur un point critique que les femmes enceintes peuvent encore espérer maîtriser : la nourriture. « En levant votre fourchette de votre assiette à votre bouche, posez-vous cette question : cette bouchée fera-t-elle du bien à mon bébé ? Si c'est oui, alors bon appétit... », expliquent les auteurs de *What to Expect When You're Expecting*, le célèbre guide de grossesse américain, grand générateur de nervosité et de ventes de livres.

J'ai conscience que tout ce qui est interdit dans ces ouvrages n'a pas la même importance. Les cigarettes et l'alcool sont définitivement à proscrire, alors que les fruits de mer, la charcuterie, les œufs et le fromage cru ne sont dangereux que s'ils ont été contaminés par une bactérie peu commune comme la listeria ou la salmonelle. Pour ne courir aucun risque, je prends cependant toutes les interdictions au pied de la lettre. Éviter les huîtres et le foie gras ne me pose aucun problème. Mais comme je vis en France, la question du fromage me panique. Je me retrouve à interroger des serveurs éberlués : « Le parmesan sur mes pâtes, il est pasteurisé ? » C'est Simon qui paie pour mon angoisse. Est-ce qu'il a bien nettoyé à la brosse la planche à découper après y avoir tranché le poulet cru ? C'est à se demander s'il aime vraiment notre bébé ? !

L'ouvrage, *What to Expect*, recommande de suivre le « régime de la grossesse ». Ses auteurs prétendent qu'il peut « améliorer le développement foetal du cerveau », « réduire les risques de certains défauts de naissance » et « qu'il donnera à votre enfant plus de chance de devenir un adulte en bonne santé ». Chaque bouchée semble représenter des

TABLE DES MATIERES

<i>Préface</i>	11
Les petits Français ne jouent pas au frisbee avec leur pain !	15
<i>Chapitre 1.</i> « Vous attendez un bébé ? »	25
<i>Chapitre 2.</i> « Avec ou sans péridurale ? »	43
<i>Chapitre 3.</i> « Elle fait ses nuits ? »	61
<i>Chapitre 4.</i> « Attends ! »	85
<i>Chapitre 5.</i> De tout petits humains	113
<i>Chapitre 6.</i> La crèche ?	135
<i>Chapitre 7.</i> Bébé au sein	161
<i>Chapitre 8.</i> La mère parfaite n'existe pas	181
<i>Chapitre 9.</i> « Caca boudin ! »	201
<i>Chapitre 10.</i> Deux pour le prix d'un	225
<i>Chapitre 11.</i> J'adore cette baguette	241
<i>Chapitre 12.</i> « Tu goûtes juste un peu »	261
<i>Chapitre 13.</i> C'est moi qui décide	291
<i>Chapitre 14.</i> Laissez-le vivre sa vie	319
Le futur en français	337
<i>Notes</i>	345
<i>Glossaire français de l'éducation</i>	359
<i>Bibliographie</i>	363
<i>Remerciements</i>	369

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EPMN000637.N001

Dépôt légal : janvier 2013